



*D'un pas incertain, Flore s'avança.... (Page 434.)*

— Bah, c'est dégoûtant ! Elles doivent naturellement essayer d'entrer en rapport avec les civils suspectés ?

— Oui... et les faire causer.

— Et tu n'as pas honte d'être dans un pareil service ?

— Je n'ai rien à voir avec elles.

De nouveau, Elsa ferma les yeux.

La fatigue la terrassait et elle s'endormit. Diedrich resta éveillé. Il ne savait pas dormir. La pensée que Gabrielle Petit serait inquiétée, cette même nuit, le poursuivait.

La nuit lui parut interminable.

Enfin, de grand matin, il fut surpris d'entendre des pas se rapprocher.

Quelle ne fut sa frayeur, quand il vit la porte s'ouvrir ! Sur le seuil se trouvait Flore, accompagnée d'un lieutenant, tous deux dans un état pitoyable.

Il ne fut pas long à se demander quel était le but de cette étrange visite.

D'un pas incertain, Flore s'avança vers Elsa et, d'une voix rauque, lui dévoila toute la honteuse vérité. Elle n'oublia rien et avec un cynisme effrayant dévoila à la jeune fille interloquée et tremblante d'émotion tous les actes de complicité qui la liaient à Diedrich.

Celui écouta ce flot de confidences, hébété par la stupeur. Quand, finalement il parvint à formuler une parole, il s'élança sur Flore et la repoussa brutalement vers la porte.

— Sortez d'ici ! hurla-t-il, pâle de colère. Sortez !

— Ah, tu ne veux pas qu'elle sache qui tu es ?

— Vous n'étiez donc pas prisonnière ici, hier soir ? demanda Elsa d'une voix brisée.

— Prisonnière ? Moi ! Ha, ha, elle est bonne ! J'étais en visite ici, chez ce charmant homme !

Elle avoua son horrible état avec une cynique effronterie pendant que Herder luttait avec elle, tâchant de l'entraîner vers la porte. Le petit lieutenant voulut lui venir en aide, mais il trébucha et s'étalla de tout son long sur le parquet.

La rumeur fit accourir la garde de la salle voisine.

— Jetez-moi ça dehors ! cria Herder.

Et, en un clin d'œil, le digne couple fut emporté et éloigné pour de bon.

Diedrich et Elsa, restés seuls, se turent quelques instants. Le jeune homme s'était affalé sur une chaise, anéanti, brisé.

Elsa prit son chapeau et son manteau et se réhabilla.

— Pouvez-vous encore nier ? demanda-t-elle.

— Oh, pardon, pardon, gémit Herder.

— C'est donc vrai ?...

— Oui....

— Je vous avais demandé de tout me dire !

— Je n'osais pas....

— Adieu....

Elsa partit, sans ajouter un mot. Par le temps gris et pluvial de l'aube, elle se rendit à la gare.

Elle pouvait rentrer chez elle ; elle était fixée. Entre Elsa et Diedrich tout était fini désormais.

Ecroulé sur sa chaise, celui-ci ne fit même pas un mouvement pour la retenir. Il n'osait pas !

C'était le début de l'expiation....

### XXXI.

Cette même nuit, Gabrielle s'était endormie tranquillement, après avoir longtemps prié.

Tout à coup, elle fut réveillée en sursaut. Une lumière projeta une clarté blafarde dans sa cellule.

Gabrielle se leva, effrayée.

Où était-elle ?

Ah, son souvenir lui revint. Elle était en prison.

— Qui est là ? demanda-t-elle.

Une voix lui répondit par le Judas :

— Habillez-vous ; vite, on vient vous chercher.

— Comment, en pleine nuit ?

— Pas de répliques ! Obéissez !

— Bien. Je serai vite prête.

Quelques minutes après, la porte fut ouverte.

— Suivez-moi, lui dit une voix qui semblait sortir d'un tombeau.

Une petite lumière éclairait faiblement le long corridor. Gabrielle distingua trois formes confuses, qui la conduisirent, le long de l'interminable rangée de cellules, jusqu'en un petit bureau.

Derrière un pupitre était assis le même détective qui l'avait interrogée dans l'après-midi.

— Que signifie tout cela ? demanda Gabrielle.

— Nous désirons vous parler encore quelques instants.

— Est-ce si urgent ?

— Oui.

— Au point de me réveiller, en pleine nuit, dans mon sommeil ?

— Excusez-nous....

— Oh, je comprends bien vos intentions. Vous croyez que je suis étourdie par ce brusque réveil, que je vais avouer ou parler, mais vous vous trompez du tout au tout ! Je suis aussi lucide que là-tantôt. Je sais que ce sont là vos procédés habituels.

— De qui savez-vous cela ?

— Peu importe. L'essentiel est, que je suis avertie.

— Est-ce ici, en prison, que l'on vous a dit cela ?

— Mais non.

— Où alors ?

— N'insistez pas ; c'est inutile.

— Mademoiselle Petit, vous allez nous nommer vos complices !  
cria tout à coup le détective, en changeant de tactique.

Il donna un formidable coup de poing sur la table et lâcha un grossier juron. Apparemment, il voulut intimider la jeune fille.

Mais celle-ci ne se laissa pas démonter par cette mise en scène.

Calme et digne, elle répondit au rustre :

— Si vous continuez sur ce ton, je ne vous réponds plus et je demanderai à être interrogée par un fonctionnaire un peu mieux élevé. On ne jure pas devant une femme.

— Vous parlerez, rugit le Boche.

— Vous vous trompez.

L'Allemand, d'un bond, se rua sur elle et lui prit le bras d'un geste brusque.

Gabrielle ne perdit pas sa présence d'esprit et, vif comme l'éclair, sa main s'abattit sur le visage du Boche, qui lâcha un juron.

— Ne me touchez pas, brute que vous êtes. Vous outre-passez vos droits et je déposerai une plainte contre vos agissements.

— Reconduisez-là dans sa cellule ! ordonna l'Allemand d'une voix rauque. Nous la forcerons à parler !

Quelques instants plus tard, Gabrielle avait réintégré sa cellule.

La ruse avait échoué.

— Mon Dieu, donnez-moi la force pour résister jusqu'au bout, pria-t-elle.

La pauvre fille sentait bien que l'on essaierait de toutes les manières possibles de lui faire parler.



Elle se recoucha, mais ne s'endormit plus, songeant tristement à sa petite sœur Héléne, qu'elle ne reverrait sans doute plus jamais. Désormais, elle était seule, séparée du monde, livrée sans défense aux pires vengeances des Teutons. Qu'allaient-ils faire d'elle ? Elle était en leur pouvoir et jamais peut-être on ne saurait au dehors les choses tragiques qui se passeraient dans cette prison !

Ainsi songeait l'héroïque jeune fille, quand, tout à coup, une voix divine vint charmer ses oreilles. Qu'était-ce ?... Un cantique sublime chantant la gloire de la Vierge Marie....

Gabrielle écouta, retenant son haleine. L'émotion la gagnait et les larmes lui vinrent aux yeux. Elle connaissait ce cantique. Suave, la musique pénétra dans son âme et une douce joie vint éclairer son cœur meurtri. La voix pure et profonde, aux accents célestes, fut pour la pauvre martyre une consolation du ciel.

Qui serait-ce, qui chantait ainsi ? Une co-détenue ?

Oui, la cantatrice n'était autre que la comtesse de Belleville, condamnée pour avoir collaboré avec Miss Cavell et aidé des jeunes gens à rejoindre le front.

Quand les gardiens accoururent enfin, pour entendre d'où venait cette voix, elle se tût.

Mais à peine s'étaient-ils éloignés, que l'admirable chant vint de nouveau répandre le calme dans le cœur de Gabrielle.

— Merci, mon Dieu, merci, dit celle-ci. J'ai compris que Tu ne m'abandonnes pas. Oui, je serai forte, forte jusqu'au bout, pour la Patrie et pour mon Roi !

\* \* \*

A cette époque de l'occupation, les Allemands étaient particulièrement sévères. Ainsi, pour ne prendre que quelques exemples, un homme, qui s'était enfui de la Kommandantur, fut abattu d'un coup de fusil par la sentinelle, qui ne parvint pas à le rattraper.

Mademoiselle Renkin, la sœur du Ministre des colonies, fut arrêtée. Elle était allitée et les docteurs déclarèrent que son état ne permettait pas qu'elle soit transportée. Les Allemands envoyèrent des brancardiers et ceux-ci transportèrent la dame à l'hôpital militaire.

Un vieux journaliste se trouvait dans le tram, entouré de trois sous-officiers allemands. Il pleuvait à verse. Une dame, déjà âgée, ne trouvant plus de place, dut rester sur la plate-forme.

Après quelques instants, le journaliste se leva, disant :

— Si les jeunes ne bougent pas, les vieux cèderont leur place.

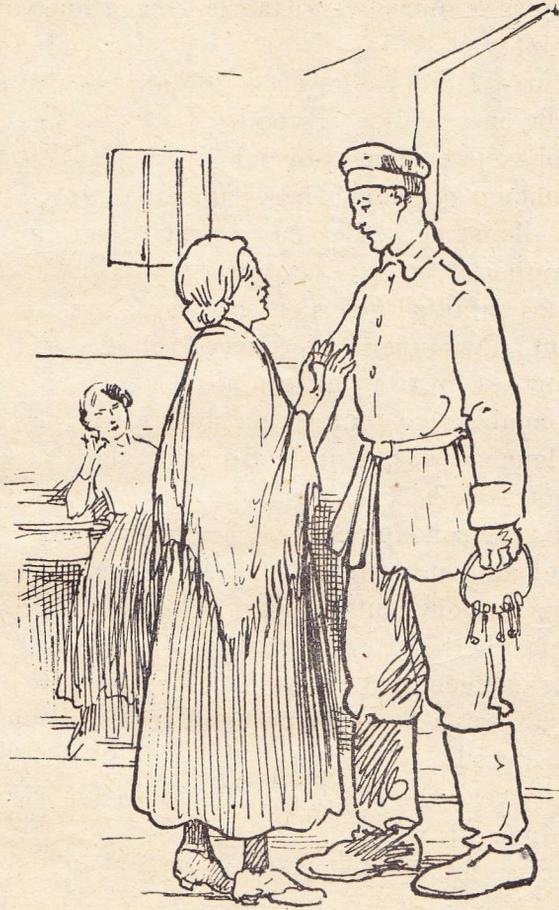
Cette boutade lui valut trois mois de prison, pour avoir insulté des Allemands en uniforme.

Aussi est-il sans doute superflu de dire que la place faisait défaut à la Kommandantur pour caser tous les gens arrêtés. Ils étaient parfois plus de vingt, enfermés dans une même chambre. Les prisons regorgeaient de monde et l'on dut transformer une partie de l'École militaire en geôles.

Dans ces cellules improvisées régnait un état sanitaire déplorable. Les matelas n'étaient qu'une couche de vermine; le manger était servi d'une façon écœurante. Les prisonniers, munis d'une espèce de gammelle, durent se mettre en file et défiler devant le cuisinier, qui leur donnait une cruche de soupe; un aide présentait un minuscule morceau de viande, que l'on devait prendre avec ses doigts.

La nuit, le sommeil des prisonniers était troublé sans cesse par des co-détenus en butte aux persécutions de la vermine.

L'époque était aux peines les plus sévères; travaux forcés, con-



damnations à mort, alternaient, coupés de quelques peines de dix ou quinze années de détention, ou de déportation en Allemagne.

Gabrielle n'ignorait pas du tout cette sévérité extrême, dont les Allemands firent preuve, et ne l'aurait-elle pas su, ses bourreaux le lui eurent bien appris. Dans le but de l'intimider, ils eurent soin de lui montrer les ordonnances et extraits de sentences prononcées. Mais rien n'y fit.

— Je suis prête à faire le même sacrifice, répondit-elle invariablement.

Un jour, on fit entrer dans sa cellule une pauvre femme, vêtue de haillons, qui pleurait à chaudes larmes.

— Oh, pour l'amour du ciel, laissez-moi retourner auprès de mes petits gosses ! supplia-t-elle, en joignant les mains.

Mais le soldat qui l'avait introduite dans la cellule l'écouta sans répondre, puis tourna les talons et partit.

La femme alors se tourna vers Gabrielle et, d'une voix étranglée, continua ses plaintes :

— J'en mourrai ! cria-t-elle, en se tordant les mains. Mes trois petits gosses ! Oh, mes trois chers petits !

— Pourquoi vous enferme-t-on ici ?

— Ils prétendent que j'ai hébergé un espion !

— Allons, allons, ne perdez pas courage. Ne leur montrez pas que vous les craignez.

— Mais, mes enfants ! Qui s'en occupera ?

— Comment ? Personne ne s'occuperait-il de vos enfants ?

— Mon mari est au front et je n'ai qu'une voisine pour veiller sur eux. Mais combien de temps cela durera-t-il ? Ils peuvent me garder ici toute leur vie, et que deviendront-ils alors ?

— Toute votre vie ?

— Oui, s'ils me condamnent !

— Les Allemands ne resteront pas éternellement les maîtres ici. Ils seront battus, l'un ou l'autre jour, et alors tous leurs prisonniers seront rendus à la liberté !

— Oh, je sais bien que je ne puis pas le faire, mais c'était pour nos soldats, n'est-ce pas ? Et puis, on vous offre de l'argent, et les temps sont si durs !

— Mais, qu'avez-vous donc fait ? demanda Gabrielle, quand la femme se fut calmée un peu.

Celle-ci alors se mit à lui raconter qu'elle avait fait de l'espionnage, mais son histoire parut si baroque et invraisemblable à Gabrielle que celle-ci, tout à coup, sentit naître en elle la défiance.

Elle savait que les Allemands employaient souvent une ruse de mauvais aloi pour arriver à leurs fins, et plaçaient, auprès des détenus qui s'obstinaient à se taire, des créatures que l'on désigne, en langage de policier, de « mouton ».

Ces « moutons » sont de soi-disant co-détenus qui, prétendument accusés de crimes analogues, essaient de capter la confiance des prisonniers auprès desquels ils étaient placés et leur soustraire leurs secrets, en poussant à des confidences. Dès que leur but était atteint, ils s'empressèrent alors de communiquer aux Allemands le résultat de leur félonie. Certains de ces traîtres jouaient leur rôle magistralement et parvinrent effectivement à trahir des détenus, affaiblis et déprimés par une longue détention préventive.

Mais les Allemands avaient mal fait leur compte en plaçant près de Gabrielle une femme dont la simplicité donna l'éveil à la vaillante

jeune fille, qui n'eut aucune peine à se rendre compte que l'histoire servie par la femme était inventée de toutes pièces. Les détails fournis par le « mouton » concernant son soi-disant service d'espionnage étaient par trop fantaisistes.

Gabrielle, voulant être fixée d'emblée, changea subitement d'attitude et lui dit d'une voix sévère :

— Prenez garde, vous êtes une menteuse effrontée.

— Mais, mademoiselle ! s'écria la femme, feignant une profonde indignation.

— Comment se fait-il que l'on vous mette près de moi ?

— Parce que la prison est trop petite et que les Allemands arrêtent tant de gens !

— Tiens, tiens ! Vous êtes bien au courant des secrets des Allemands. Votre réponse seule suffirait pour me convaincre. Non, non, vous êtes ici pour m'interroger. Peut-être pourrai-je vous convertir et c'est pour cela que je vais vous parler sérieusement.

— Vous m'insultez !

— Non, je ne vous insulte pas ; vous n'êtes qu'une malheureuse, qui vous laissez employer par les Allemands pour trahir vos compatriotes. Ils vous payent pour cela. Mais vous pouvez vous épargner cette peine ; avec moi, vous ne réussirez pas. Vous avez cru entendre par moi qui furent mes collaborateurs, mais jamais vous ne les connaîtrez, entendez-vous ?

— Ce n'est pas vrai ; vous faites erreur. Moi-même, je suis une espionne.

— Écoutez-moi ; je vais vous dire quelque chose. J'ai fait de l'espionnage ; les Allemands le savent et je ne le nie même pas. Supposez donc que je vous dise le nom d'un de mes amis, d'un bon et brave patriote, qui a un fils au front et une femme avec d'autres enfants ici, en Belgique. Vous allez le trahir en le renseignant à l'ennemi.

— Jamais je ne ferais cela ! Que croyez-vous donc de moi ?

— Chut, laissez-moi continuer. Plus tard, vous entendrez que l'homme est fusillé. La veille de sa mort, sa femme et ses enfants pourront venir le visiter et le voir pour la dernière fois. Il est là, son mari, il est là, le père, vivant, bien vivant, et pourtant, cet homme, dans quelques heures, sera un cadavre, affreusement défiguré, car les Allemands tuent lâchement, en visant la figure. Quand la femme et les enfants auront dû le quitter, cet homme, ce mort-vivant, restera seul. Que fera-t-il ? Il écrira encore une dernière lettre à sa tendre épouse, à ses enfants aimés, une lettre d'outre-tombe, qui leur par-

viendra quand il sera mort déjà. Il écrira encore une lettre à ce fils qui, là-bas, à l'Yser, combat pour vous, comme pour moi. Un jour, il apprendra que les Allemands ont tué son père, et qu'une femme belge l'a trahi. Et ses petits enfants vous maudiront.... Tous vos compatriotes vous haïront, plus que l'ennemi. La guerre finie, les Belges reviendront. Tout le monde sera content, heureux. Mais vous, vous devrez fuir, car vous avez trahi votre peuple. Et dans votre conscience vous sentirez le remords, le remords qui rongera et qui ne vous abandonnera plus. De toute votre vie, vous n'aurez plus un moment de repos... jusqu'à votre mort !

Gabrielle lui dit tout cela sans rancune, sans haine, d'une voix calme et mesurée, où perçait un sincère accent de pitié.

La femme écouta, anxieuse. Sur ses traits se peignait la peur. La vision de cette mort, même lointaine, et de cette longue torture, l'impressionnait visiblement.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Moi ? Oh, je suis une pauvre fille, presque une orpheline. J'ai fait ce que j'ai pu pour ma Patrie et, maintenant, je suis emprisonnée, grâce à la trahison d'un homme, d'un compatriote. Peut-être ils me fusilleront.

— Non, non,... oh, non !

— Oh, ils ont bien tué Miss Cavell, qui était une sainte. Elle ne faisait même pas d'espionnage. Pourquoi les Allemands m'épargneraient-ils ? Mais je suis prête,... prête à mourir !

— Si jeune encore !

— La volonté de Dieu soit faite. La vie, la vie réelle ne commence que quand celle-ci se termine et je n'ai pas peur de comparaître devant Dieu.

— Comment osez-vous parler ainsi ?

— Parce que j'ai la conscience tranquille !

— Comme vous devez être bonne !

— J'ai tâché de faire mon devoir et de ne jamais haïr personne. Vous êtes venue ici pour me vendre et je ne puis que vous plaindre du fond de mon cœur. Je vous en supplie, ne servez pas l'Allemand ; vous ne savez pas, sans doute, combien c'est mal. Réfléchissez donc.

Et Gabrielle lui parla longuement de l'invasion des Allemands, de leurs crimes abominables ; elle lui raconta tout ce qu'elle avait vu, les scènes atroces auxquelles elle avait assisté. Elle lui décrit ensuite le combat des braves petits soldats, leurs souffrances, leur sacrifice lui montrant combien ceux-ci méritaient d'être soutenus en Belgique

occupée par les civils, par des actes, sinon par une patience et une confiance en la justice imminente.

La femme avait courbé la tête.

— Vous êtes une sainte, murmura-t-elle de temps en temps.

— Oh, non, je ne suis qu'un être humain, comme vous.

— Oh, non, pas comme moi. Vous êtes trop bonne pour ce monde mauvais.

— Ce monde n'est pas plus mauvais que ne le veulent ceux qui le peuplent. Rien ne vous empêche d'être bonne.

— Eh bien, écoutez.... Je vous dirai tout. Vous avez touché mon cœur. J'ai été mis en prison parce que j'avais acheté et vendu des effets de soldats allemands. Je reçus un an de prison. Mais les Allemands me promirent de me remettre en liberté si je parvenais à vous faire avouer tout ce qu'ils veulent savoir. C'est pour cela qu'ils m'enfermèrent ici. Je devais vous interroger.

— Pour connaître mes collaborateurs ?

— Oui.... Et pour cela, je devais me faire passer comme étant une espionne. Mais vous m'avez devinée. Oh, pardonnez-moi !...

— Volontiers ; mais ne recommencez plus maintenant.

— Oh, non, jamais. Je ferai toute ma peine.

La pauvre femme regrettait déjà sa félonie. Elle était un de ces êtres sans caractère, qui ne ressentait pas toute l'horreur de cette guerre terrible, qui épuisait notre petit pays martyrisé.

Cette fois encore, les Allemands échouèrent piteusement. Leur « mouton » n'était qu'une loque humaine.

Le lendemain matin, on vint chercher la femme.

— Aha, à votre tour maintenant à être interrogée, ricana un Feldwebel, feignant la colère.

— Madame ne sait rien, dit Gabrielle d'un ton moqueur.

— Comment, elle ne sait rien ? De quoi vous mêlez-vous ?

— De ce qui me regarde. J'ai tout de suite compris qu'elle m'était adjointe pour me faire parler. Or, je ne dis jamais ce que je veux taire. Dites à vos chefs que c'est peine perdue.

— Vous divaguez !

— Je vois à votre mine que vous êtes déjà déçu !!!

La femme fut emmenée.... Elle ne revint plus.

Goldsmith n'était guère plus avancé qu'avant. Son enquête ne progressait pas. Il fit de nouveau comparaître Gabrielle. Cette fois, il ne parlait plus de ses collaborateurs, — de ses « complices », comme

il disait, — mais de « La Libre Belgique » et de l'œuvre du « Mot du Soldat ».

Pour ceux de nos lecteurs qui ne connaîtraient pas l'œuvre du « Mot du Soldat » nous faisons suivre ici quelques extraits de l'histoire du « Mot du Soldat », publiée par l'Œuvre et préfacée par Son Eminence le Cardinal Mercier, dont la haute personnalité est garante de l'authenticité de cette histoire, dont les héros obscurs, qui, durant la guerre, gardèrent jalousement l'anonymat, désirent le conserver également après. On ne sait s'il faut admirer davantage ou regretter cette modestie qui les soustrait à toute marque de reconnaissance à laquelle les innombrables collaborateurs fidèles et dévoués de l'Œuvre ont un droit indéniable. Mais laissons leur la parole :

« En parcourant ces pages, nos collaborateurs se rappelleront l'histoire du vieux grognard de la Grande Armée :

Napoléon se promenait un jour aux avant-postes. Il rencontre une sentinelle dont la poitrine, constellée de décorations, signale une valeur plus qu'ordinaire.

— Ton nom, mon brave ?

— Grenadier, mon Empereur.

— Mais ton nom, ton prénom, le nom de ton père ?

— Grenadier, mon Empereur.

Et toujours, à toutes les interrogations de Napoléon, le soldat ne trouvait qu'une réponse :

— Grenadier, mon Empereur.

Il trouvait que ce n'était pas son humble personne que l'empereur devait distinguer, mais que l'honneur devait en rejaillir sur tout son régiment.

De même, les éloges accordés anonymement à quelques-uns dans ce livre, doivent rejaillir sur tous, ... car tous n'ont été guidés que par ce sentiment si noble : l'Attachement au sol natal ! »

Le but de l'Œuvre était de faire parvenir à nos « jass » des nouvelles de leur famille. Elle comptait plus de 900 collaborateurs !

Voici un autre passage édifiant de l'histoire du « Mot du Soldat » :

« Celle qui rassembla les éléments de ce livre a contribué, avec les siens et avec combien d'autres, à la bonne marche de cette correspondance clandestine et bienfaisante ! A peine mariée à un héros obscur qui, à deux fois, a repris son service, quoique blessé gravement, elle a compris, mieux que n'importe qui, la grande consolation qu'elle aurait recueillie d'un « Mot » arrivé jusqu'à elle... Malheureusement, cet époux héroïque, et justement aimé, est toujours resté

pour elle le disparu... sans nouvelles, malgré toutes les recherches.... »

Ce qui prouve que Gabrielle Petit n'était pas seule dans la lutte !

Parmi les fondateurs, on compte un certain Ceulemans et un nommé Pauwels, deux pseudonymes. Leur nom propre nous est, malheureusement, inconnu.

Après avoir étudié à fond la mise en pratique de leur projet, ils expédièrent les premières lettres le 8 mars 1915, cachées dans des boîtes à conserves, pourvues d'un double fond.

Baucq et Miss Cavell y collaborèrent également. Mais, à la longue, les Boches eurent vent de l'affaire et parvinrent à connaître les coupables, ou, du moins, les principaux.

Voici ce que dit à ce propos l'histoire du « Mot » :

« Autour du centre, les arrestations se multipliaient : Baucq, le 31 juillet; quelques jours plus tard, M<sup>r</sup> M. G..., un vaillant collaborateur et courrier de confiance aux moments difficiles; puis, le 5 août, la pauvre Miss Cavell. Il s'agissait de parer à toute éventualité, et on décida de tenir le 10 août un petit conseil de guerre. Il faillit tourner au tragique, car les Boches manquèrent ce jour-là de mettre la main sur le centre de l'organisme; mais, en réalité, ils ne réussirent qu'à battre le record du manque de perspicacité.

L'événement fit en son temps grand bruit à Bruxelles, et les détails en furent racontés depuis à maintes reprises. Résumons-le :

Le 10 août, vers 7 heures du matin, les Polizei font irruption dans une maison bien connue à Bruxelles : ils y trouvent un modeste ouvrier, en qui les Allemands finissent par reconnaître Pauwels déguisé. Il est immédiatement mis sous bonne garde dans une chambre, car la capture est d'importance, et procurera de l'avancement à l'heureux détective. Vers 8 heures survient un gentleman, immédiatement appréhendé par les Allemands :

— Que venez-vous faire ?

— Je désire parler à M. le portier.

— Je dois savoir ce que vous voulez lui dire.

— Eh bien. Voici. Madame la baronne van Piepelstock vient d'avoir eu une attaque d'apoplexie, et on demande d'urgence un prêtre.

L'Allemand, défiant :

— Et où habite-t-elle, Madame van Piepelstock ?

— 365, rue Joseph II.

— C'est bon, on va envoyer un prêtre. Quant à vous, monsieur,

veuillez-vous asseoir ici, car toute personne, qui entre pendant la perquisition, doit attendre jusqu'à la fin.

Le gentleman paraissait peu goûter cette perspective. Heureusement, il ne perdit pas la carte :

— C'est que, voyez-vous, ... je dois encore vite chercher un docteur pour Madame van Piepelstock, qui est à toute extrémité. C'est très urgent.

... Après quelques hésitations, le Polizei boche ouvrit la porte à... Ceulemans, qui ne demanda pas son reste. — Et d'un.

Vers 9 h. 30, M<sup>r</sup> C. O... se présente et tombe dans la gueule du loup. Mais lui, non plus, il ne perd pas la carte, et explique au « fin » ? détective que, malgré son air comme il faut, il se trouve dans la gêne, et reçoit chaque semaine au couvent, comme pauvre honteux, un petit secours.

— Combien vous donne-t-on ?

— Deux francs !

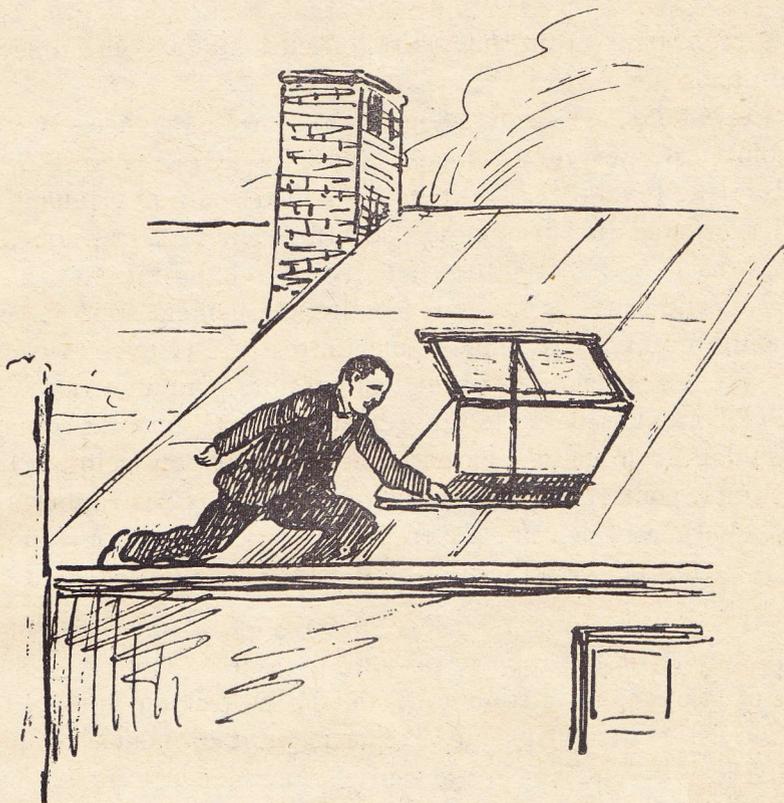
— Monsieur le portier, donnez deux francs à ce mendiant, puis qu'il nous laisse la paix !

Et, solennellement, il ouvre la porte à M<sup>r</sup> C. O..., qui avait précisément d'excellentes raisons pour ne pas désirer qu'on le fouille. — Et de deux !

Entre-temps, Pauwels, dans son parloir, se demandait comment se tirer d'affaire. L'interrogatoire avait prouvé qu'on était trahi; les Allemands savaient presque tout ! Tout à coup, il fut pris d'un accès de sciatique, tout son corps se raidit, et il resta une demi-heure dans un état de prostration, qui... endormit aussi la vigilance du gardien. Alors, tout à coup, il se redresse, atteint une porte dérobée et, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, il est dans l'escalier, sur le toit, atteint une maison voisine, se saisit d'un chapeau, et se trouve sur la rue, ... libre ! — Et de trois !

La perquisition finit par une scène héroï-comique d'injures et de coups contre la sentinelle maladroite, qui avait laissé échapper le grand coupable.

.....  
Devant ces difficultés accumulées, Ceulemans et Pauwels durent se rendre à l'évidence : dorénavant ils étaient un danger plutôt qu'une aide pour l'œuvre. Ils partiraient donc. Mais, auparavant, à la faveur de nouveaux déguisements, ils parvinrent à passer à des collaborateurs courageux tous les fils de l'organisme et, pendant une quinzaine



de jours, ils mirent, eux-mêmes, au point la nouvelle organisation, dont la direction générale fut confiée à Pauline.

Puis, flegmatiquement, ils partirent.... Pendant dix longs jours, les amis de Belgique vécurent des minutes d'angoisse, lorsqu'un beau matin ils purent lire dans le « Nieuwe Rotterdamsche Courant » :

« M<sup>r</sup> et M<sup>me</sup> Ceulemans-Pauwels, d'Eindhoven, ont le plaisir de vous annoncer l'heureuse naissance de deux jumeaux. »

C'est au milieu de cette activité consolante qu'un ordre du jour de l'armée belge vint, faute de renseignements exacts, jeter le désarroi et la stupeur parmi ces dévoués et zélés collaborateurs.

Cet ordre du jour portait :

« L'œuvre du « Mot du Soldat » qui, sous des dehors charitables, » se charge de la correspondance entre les militaires et leurs familles, » est une œuvre éminemment suspecte. Elle est organisée de façon à » pouvoir rétablir, par l'adresse des expéditeurs et des destinataires, » l'ordre des batailles de l'armée belge. Il est absolument interdit » aux militaires de s'en servir. La censure arrêtera les lettres qui

» passeront par son intermédiaire, et leurs auteurs seront sévèrement  
» punis. »

Cependant, le Commandement suprême de l'armée se rendit bientôt compte de l'erreur profonde dans laquelle elle avait été versée et l'œuvre fut réhabilitée. L'infortuné Baucq souffrit vivement de l'interdiction jetée durant quelques semaines sur l'œuvre, dont, hélas, il n'eut plus la satisfaction de connaître la réhabilitation.

Nous ne pouvons pas nous étendre longuement sur tous les détails qui entourèrent les travaux si méritoires de l'Œuvre. Disons seulement que les Allemands firent l'impossible pour mettre la main sur les collaborateurs de cette œuvre, qui apporta tant de soulagements aux soldats, comme aux parents et amis restés en Belgique.

Voici, pour finir, encore quelques citations des rapports de ceux qui se chargèrent de remettre en pays occupé le « Mot » reçu du front.

Il y en a par centaines, et c'est par hasard qu'il faut les citer.

« La famille d'un volontaire, parti fin 1914, était sans nouvelles depuis longtemps. J'apporte un jour le premier mot du soldat. Ni le père, ni la mère, ni la sœur, qui sont là, ne peuvent le lire, tant leur émotion est grande. Et pendant que je lis, moi-même, à haute voix, le père debout, souriant et pleurant, la mère et la sœur se sont mises doucement à genoux, l'une contre l'autre, et prient en sanglotant. »

« Il y avait un mutilé qui était fort démoralisé et était attaché à l'œuvre, pour faire parvenir la correspondance. Il m'a souvent répété que, tant qu'il avait pu braver ainsi les Boches et faire un peu de bien, il n'avait jamais pensé à son mal. »

« Le « Mot » a répandu joies et consolations dans de nombreux foyers; j'ai souvent assisté à des scènes touchantes; j'apportais le bienheureux petit billet à ceux qui n'avaient plus de nouvelles depuis plusieurs mois d'êtres qui leur étaient chers. »

« Certains soldats sont venus me remercier, après la guerre, du bien que leur a fait la réception de nouvelles : entre autres, j'ai pu annoncer que deux soldats étaient vivants, alors que les parents avaient célébré les services funèbres. »

« Une pauvre femme du Dieweg n'avait jamais reçu de nouvelles de son fils; elle le croyait mort et en portait le deuil. Lorsqu'elle a vu ce mot, écrit de sa main, je croyais qu'elle perdait la raison. »

« Un jour, que j'avais pris le tram pour revenir chez moi, porteur dans un panier de pêche de 14.000 « Mots du Soldat », un Boche,

A. DU JARDIN

# GABRIELLE PETIT

## L'HEROINE NATIONALE

---



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS